

David Lonergan, *Acadie 72 : naissance de la modernité acadienne*, Sudbury, Éditions Prise de parole, coll. « Essai », 2013, 153 p.

Nicolas Nicaise

Numéro 37, printemps 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1033987ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1033987ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Nicaise, N. (2014). Compte rendu de [David Lonergan, *Acadie 72 : naissance de la modernité acadienne*, Sudbury, Éditions Prise de parole, coll. « Essai », 2013, 153 p.] *Francophonies d'Amérique*, (37), 222–225.
<https://doi.org/10.7202/1033987ar>

Cette approche amène aussi certains désagréments. Les retours et détours entre son expérience et l'histoire rendent la lecture de l'ouvrage difficile, et son approche thématique entraîne plusieurs redondances. Il faut dire aussi que le livre déborde largement le sujet annoncé par son titre en incluant, avec raison, les peuples autochtones et anglophones du Canada dont les histoires font écho à celles des Acadiens. De plus, certaines de ses analyses, comme celle de la remise en question du mythe de la fondation en Acadie, manquent de profondeur. L'auteur n'explique pas suffisamment la nécessité pour les élites de s'affranchir de ce mythe. Néanmoins, ses qualités d'historien lui permettent de documenter abondamment tous les événements factuels et d'expliquer de façon pertinente les conséquences historiques (encore récentes) sur la politique acadienne. Ce livre est donc une œuvre de très bonne qualité, expliquant convenablement et de façon convaincante les enjeux mémoriels en Acadie.

En définitive, cet ouvrage est sans nul doute la source d'information la plus complète sur la théâtralisation des festivités de 2004 et de 2005 en Acadie. Il offre des données provenant de nombreuses archives illustrant ainsi le sérieux du travail de son auteur. De plus, la recherche de terrain à la base de cet ouvrage historique offre une profondeur peu commune dans les livres d'histoire. Il reste que la grande qualité de cet auteur réside dans son courage d'avoir publié un livre historique au moment où les acteurs de l'histoire sont encore présents. Ses critiques des élites, parfois acerbes, font preuve d'une certaine audace. Cet ouvrage permet de donner des outils de réflexion aux Acadiens en mettant en évidence des enjeux historiques souvent inconscients.

Gilbert McLaughlin
Université d'Ottawa

David Lonergan, *Acadie 72 : naissance de la modernité acadienne*, Sudbury, Éditions Prise de parole, coll. « Essai », 2013, 153 p.

David Lonergan est, pour le moins, un observateur attentif de la littérature acadienne, et ce livre, publié dans la collection « Essai » aux éditions Prise de parole, en est une nouvelle preuve. L'objectif avoué, dès le titre et la quatrième de couverture, est de s'arrêter à l'année 1972 et d'y associer une naissance (ou un basculement) de l'Acadie dans la modernité. Mais circonscrire son projet à cette année, marquante en ce qui concerne l'édi-

tion en Acadie, se révèle dès l'avant-propos, dans lequel l'auteur explique son parcours et sa démarche, un peu limité.

Si cette date est importante sur le plan symbolique – les Éditions d'Acadie vont, en effet, jouer par la suite un rôle de premier plan dans le milieu littéraire et culturel acadien, l'auteur s'intéresse, avant tout, aux éléments qui expliquent sa naissance et le contexte dans lequel s'inscrit la maison d'édition. Dans cette optique, il remonte à 1958 et note que « [l]es événements de l'année 1972 ont en fait pris racine avec le premier film de Léonard Forest en 1954 et les publications d'Antonine Mailliet et de Ronald Després en 1958, et s'étireront jusqu'en 1974 » (p. 10). Il ouvre ainsi ses investigations aux « prémices », aux premiers mouvements de la littérature acadienne « moderne ». La difficulté de l'approche est toutefois de dépasser l'arbitraire d'une date, vers quoi mène l'ensemble du propos, et de rendre compte, dans un même temps, d'un processus qui est loin d'être linéaire. Les productions culturelles dites « modernistes » sont, en effet, toujours différenciées et, par définition, en lutte permanente entre elles. Elles le sont aussi avec les éléments dits plus « traditionnels » présents dans le domaine des arts et, plus largement, dans la sphère sociale. Le début du quatrième chapitre (intitulé « Un milieu artistique en effervescence ») l'illustre bien en commençant comme suit : « En ce début des années 1970, tous les arts connaissent une effervescence teintée par l'émergence de jeunes artistes animés du désir d'afficher une acadianité qu'ils définissent au fur et à mesure qu'il l'affirme [...] » (p. 75). Les liens entre productions artistiques et questionnements identitaires qui apparaissent dans l'ouvrage deviennent possibles grâce à une ouverture considérable sur les faits marquants dans le milieu socioculturel au sens large. La fondation des Éditions d'Acadie apparaît ainsi dans un contexte élargi où « [i]l y avait la chanson, la politique, l'éducation, la littérature, le cinéma, la société civile : tout bougeait ! » (p. 10). L'entreprise n'est donc pas, pour cette période de transformations profondes de l'Acadie (et pas seulement), de tendre vers une portée explicative englobant toutes ces pratiques, mais plutôt d'identifier et d'accumuler les éléments marquants qui, une fois assemblés par le lecteur, apportent une perspective sur ces moments de l'histoire acadienne.

Éclectique, davantage que ciblée, la démarche est convaincante et fait en sorte que ce texte – par le style clair et la facilité avec laquelle l'auteur donne la parole aux acteurs de cette modernité – s'adresse à

un vaste lectorat (à un public d'étudiants, par exemple), intéressé à en apprendre davantage sur la culture et la littérature acadiennes. Fondé sur un travail de recherche indéniable, dont témoignent les notes en fin d'ouvrage, ce texte a toutefois ses limites en raison du fait qu'il ne se situe ni totalement sur le terrain universitaire ni vraiment dans le genre de l'essai. Ainsi, cette « modernité » dont il est question n'est pas l'objet d'un réel questionnement, elle apparaît plutôt comme un donné au fil de la présentation des acteurs qui, par conséquent, l'incarnent. Pour ne citer que les principaux et donner en même temps une esquisse du contenu du livre, voici les noms des artistes et écrivains mentionnés dans l'ouvrage : Claude Roussel, Roméo Savoie, Georges Goguen, Antonine Maillet, Jacques Savoie, Herménégilde Chiasson, Édith Butler, Angèle Arsenault, Donat Lacroix, Calixte Duguay, Raymond Breau, Ronald Després, Léonard Forest et Raymond LeBlanc. Si cette énumération présente des personnes associées à des pratiques artistiques très diversifiées et à des formes de modernité bien différentes, l'auteur pourtant ne s'y trompe pas : il a choisi de retenir les artistes importants, qui ont été reconnus comme tels par la critique universitaire. L'innovation tient ici surtout à l'effet de synthèse qui ressort du livre, mais on peut cependant s'interroger, en particulier, sur la place occupée par l'écrivaine Antonine Maillet (deux sections sur les cinq que compte l'ouvrage) par rapport à d'autres acteurs dont le regroupement au sein d'une même section aurait sans doute gagné à être davantage explicité.

Ces exemples montrent qu'une justification préalable plus cohérente de cette organisation aurait permis d'expliquer davantage les choix (peut-être plus personnels) de l'essayiste, mais aussi les contraintes institutionnelles propres au milieu. La voix de l'essayiste, comme nous l'indiquions, ne se dégage pas pleinement à la lecture. Pourtant, la citation tirée de l'essai inédit d'Herménégilde Chiasson, placée en exergue, montre qu'il est possible de mettre davantage en relief les dynamiques en cours durant cette période : « Je me souviens des discussions entre Claude Roussel et Antonine Maillet, entre la modernité naissante et le folklore omniprésent. Roussel voyait Jackson Pollock en peignant des pêcheurs acadiens et Maillet faisait remonter la langue acadienne à l'œuvre de Rabelais. Deux mouvements, deux écoles, deux continents » (p. 7). Ces deux mouvements sont peu présents dans l'ouvrage : ni structurants ni vraiment contestés. Le développement résulte davantage d'une progression articulée autour d'un(e) écrivain(e) ou d'un(e) artiste, par exemple, voire d'un film, d'un

livre ou encore d'une pièce de théâtre. Le texte offre ainsi des éléments biographiques, de brefs résumés et analyses des publications importantes choisies ainsi qu'un aperçu de la réception. L'auteur s'arrête également à des problématiques un peu plus vastes, d'ordre sociopolitique, par exemple, dans les sections intitulées « La tentation québécoise », « L'élite » et le « Parti acadien » notamment. La prise en compte de la réception et la place laissée aux propos des acteurs eux-mêmes, tirés d'articles de journaux ou de revues, sont les grandes forces du livre. Associées à un style descriptif (permettant d'incorporer quantité de détails et d'informations factuelles) et parfois narratif, elles réussissent à amener le lecteur à se faire une idée de cette période, rejoignant en cela l'objectif premier du livre.

Nicolas Nicaise
Université de Moncton

Lise Gauvin, Cécile Van den Avenne, Véronique Corinus et Ching Selao (dir.), *Littératures francophones : parodies, pastiches, réécritures*, Lyon, ENS Éditions, 2013, 290 p.

Ouvrage collectif issu d'un colloque tenu à Lyon en 2009, *Littératures francophones : parodies, pastiches, réécritures* propose, sur ses quelque trois cents pages, d'explorer la question des modèles : celle de leur adoption, transposition, reconfiguration ou rejet par les écrivains francophones. Lise Gauvin situe l'importance de cette question en introduction, évoquant la nécessité d'examiner le rapport de ces écrivains à des modèles multiples au lendemain de la publication du manifeste « Pour une "littérature-monde" en français » (2007). Les contributeurs à *Littératures francophones : parodies, pastiches, réécritures* examinent ce rapport aux modèles sous l'angle de l'hypertextualité telle que développée par Gérard Genette, soit « toute relation unissant un texte B (que j'appellerai hypertexte) à un texte antérieur A (que j'appellerai, bien sûr, hypotexte) sur lequel il se greffe d'une manière qui n'est pas celle du commentaire » (Genette, cité dans Gauvin). Genette parle de deux modes que peuvent adopter les pratiques hypertextuelles : la transformation et l'imitation. L'ouvrage *Littératures francophones* traite de ces deux modes, suivant aussi Genette dans sa sous-division des transformations sous des régimes ludique (la parodie), satirique (le travestissement) et sérieux (la transposition).

Gauvin espère que les outils proposés par Genette permettront aux contributeurs de l'ouvrage d'atteindre trois objectifs : d'abord, un objectif